

C'est de l'amour, en barres et en gros carrés, que Francis Peduzzi trempe chaque jour dans sa tasse de Calais. Il est un des acteurs culturels de la région qui s'intéressent le plus à la ville, entendue au sens de communauté humaine, bien sûr, mais aussi d'ensemble bâti, de territoire (plus ou moins) organisé. Dans tous les aspects de son travail de directeur de Scène nationale, de quoi se mêle-t-il ? Il se mêle de ville. Et avec la cité portuaire, il a noué une relation de longue durée, faite de surprises, de révélations, de doux éblouissements. Calais continue de l'étonner, dix-huit ans après son arrivée ; encore et encore, il veut étonner Calais.

Cela n'allait pas de soi... La ville n'était pas folle de culture, les premiers élus qu'il a rencontrés non plus. Pas de tapis rouge, en somme. Le Channel et son équipe ont pris le risque de s'éloigner de la seule piste, tristement balisée, qui se présentait à eux. Ils ont exploré d'autres voies, leur propre façon d'avancer, et ils ont retrouvé Calais là où ils ne l'attendaient pas eux-mêmes. La cité et l'entreprise culturelle étaient en retard, en mal de sensations fortes ; ensemble, elles se sont propulsées à l'avant-garde, ose penser Francis Peduzzi.

La Scène nationale est désormais "installée", dans les murs des anciens abattoirs, transcendés par l'architecte Patrick Bouchain et le plasticien de théâtre François Delarozière. Le Channel a enfin cette adresse en ville dont elle a été privée des années. L'avenir s'annonce peut-être un peu moins combattant que ne le fut le passé. Mais Francis Peduzzi et ses troupes civiles restent mobilisés sur l'enjeu des enjeux : gagner le rapport à l'urbain. Autrement dit : faire ville commune.

**Bertrand Verfaillie**

**Francis Peduzzi, directeur de la Scène nationale**

**Le Channel à Calais :**

**Dix-huit ans de conversation avec la ville**

**Comment êtes-vous arrivé à Calais ?**

Je suis arrivé à Calais le 8 janvier 1991. Je venais d'ailleurs, sur les plans personnel et professionnel. Je suis né dans les Vosges. J'ai fait mes études à Grenoble et j'ai suivi une formation de directeur de MJC à Rennes. J'ai travaillé ensuite à Châlons-sur-Marne, dans la Drôme et à Briançon. A la fin des années quatre-vingt, j'ai eu l'impression d'être arrivé au bout de mon parcours dans les MJC ; je voulais travailler dans une structure qui ait un lien plus affirmé avec l'artistique. Par le biais d'une autre formation, j'ai eu la chance de passer du monde socio-culturel au monde culturel. J'ai fait un stage à la direction régionale Nord - Pas de Calais des affaires culturelles et le directeur de l'époque, Alain Vandermalière, m'a proposé de me présenter au poste, vacant, de responsable du centre de développement culturel de Calais, future

Scène nationale. J'ai refusé ; il a beaucoup insisté. J'ai accepté de postuler. Je suis arrivé à Calais le 8 janvier 1991, le jour où le jury a examiné et accepté ma candidature.

**Y a-t-il un bruit ou une odeur qui vous ait marqué à l'époque ?**

C'est une odeur qui a disparu, celle des biscuits, qui provenait de l'usine LU, fermée quelques années plus tard. Quand les vents étaient favorables, elle se répandait dans toute la ville et on avait l'impression de manger des petits beurrés. Le son, c'était le cri des mouettes et la corne de brume...

**Une chose vue, dont vous vous souvenez ?**

Je me souviens d'une promenade dans la ville, peu après mon arrivée, avec les animateurs d'une émission de France-Culture, "Le pays d'ici". Je les avais emmenés dans un endroit fascinant ; un no man's land, sur le port, qui n'existe plus. Autre chose nous avait frappés : juste en face de la gare, sur la façade d'un hôtel, il y avait une réplique de la statue de la liberté, de plusieurs mètres de haut, toute bleue. Elle m'était apparue comme une incongruité absolue ; une statue de la liberté symbole des Etats-Unis dans un monde à peine débarrassé du rideau de fer ! Et comme le signe d'une absence de réflexion sur l'esthétique de la ville et sur son développement urbain, livré aux marchands.

**Quelqu'un vous a-t-il initié à cette ville ?**

Oui : Gilles Taveau, qui était président du centre de développement culturel et chargé du développement social des quartiers à Calais. Il est ethnologue de formation ; c'est quelqu'un qui a un vrai regard sur la ville. Il m'a beaucoup appris sur la vie et la démocratie locales. Il m'a fait avancer, je ne connaissais pas de ville comme celle-là. A mon arrivée, il venait de partir travailler à Dunkerque et il envisageait de lâcher la présidence de la structure, devenue Le Channel. Je lui ai dit : il faut que tu restes. Il a accepté et il est toujours président en 2009.

**Avec quels yeux regardez-vous Calais aujourd'hui ?**

D'abord avec les yeux d'un habitant. J'habite ici depuis 1991. Je ne suis pas un directeur TGV. Je pense qu'il est juste de vivre dans le lieu où on travaille, qui vous nourrit, d'y payer des impôts et d'y voter. Je continue à trouver cette ville étonnante, un peu étrange. Chaque fois que je rentre de vacances, je suis frappé de l'état d'abandon des trottoirs, des vitrines des magasins de mon quartier, qui me rappellent celles des magasins de mon enfance. On est dans un ailleurs, ici... Un peu hors du temps. Mais le profond attachement que j'ai pour Calais vient aussi de là.

**Comment Le Channel s'est-il installé à Calais ?**

Le point de départ, pour moi, c'est l'entrée du géant de Royal De Luxe dans la ville, en mai 1994, à l'occasion des Jours de fêtes que nous avons organisés pour l'inauguration du tunnel sous la Manche. Des dizaines de milliers de personnes étaient dans la rue pour l'accueillir. C'est un souvenir très fort, un choc quasi-physique, disproportionné par rapport à ce qui était notre quotidien de Scène nationale. Nous avons mis cinq-six mois à nous remettre de toutes ces émotions. Cela a été la découverte d'une relation à la ville dont je pensais qu'elle pouvait être intéressante mais dont je ne soupçonnais pas qu'elle produirait tout ce qu'elle a produit. Comme un acte de naissance. Le début d'une conversation avec une ville, avec sa population. L'activité artistique, a priori, n'est pas l'attente première des Calaisiens. Pour le dire de manière simpliste, il n'y a pas ici le socle du public "Camif/Télérama" pour faire exister une salle. Il faut donc chercher les formes pour intéresser, surprendre, émouvoir, ailleurs que dans la convention.

**Pendant plusieurs années, vous n'avez pas disposé de lieu fixe de travail. Paradoxalement, cela ne vous a-t-il pas encouragés dans ce cheminement particulier avec les Calaisiens ?**

D'une certaine manière oui. L'association que je représentais a été accueillie avec défiance par les autorités locales, comme quelque chose d'imposé par l'Etat et la Région. Cette défiance s'est traduite par l'impossibilité d'habiter le théâtre municipal, d'avoir une adresse dans la ville. Je me souviens d'un conseil d'administration particulier du Channel, le 18 février 1995. Le maire de l'époque, Jean-Jacques Barthe, m'avait laissé entendre qu'il pourrait y avoir une solution. Et en réunion, devant les représentants de l'Etat et de la Région, il a dit : "Jamais le théâtre ne sera affecté au Channel". J'ai failli tout laisser tomber. Nous n'avons rien eu dans notre berceau. Nous avons dû conquérir un lieu. Même quand les abattoirs nous ont été confiés, une manœuvre sur le plan de financement, à deux mois du lancement des travaux, a failli tout remettre en cause. Si le nouveau maire, Jacky Hénin, n'avait pas tenu bon, tout aurait pu capoter.

**Comment avez-vous investi ce lieu ?**

Nous avons d'abord logé nos bureaux dans une aile. Puis nous avons entrepris de transformer l'ensemble. Les abattoirs étaient un lieu de mort, il s'agissait de les rendre à la vie. Avec Patrick Bouchain, l'architecte désigné, nous partageons l'idée d'y associer les Calaisiens, de faire en sorte qu'il s'approprient la démarche, qu'ils en comprennent le sens. Alors, au lieu d'accrocher un panneau "Chantier interdit au public", nous avons inscrit à la porte : "Chantier ouvert au public". Et au lieu de faire une programmation hors les murs, nous avons fait une programmation artistique dans les murs : dans le temps et l'espace du chantier, avec les ouvriers y compris. Je pense que les gens d'ici sont contents de ce que sont devenus les abattoirs. Il ne se sentent pas trahis. Je n'ai pas entendu d'expression de nostalgie ; la mue du

lieu est plutôt vécue comme quelque chose de gratifiant. Je craignais les réactions par rapport au parti pris de "non fini" de l'architecte. Mais le public y a discerné le souci de conservation de la mémoire, de respect de l'histoire du lieu. Il a été sensible aussi, je pense, à la coopération fructueuse entre deux créateurs aux univers très différents, Patrick Bouchain et François Delarozière, le créateur des machines de Royal De Luxe, qui a dessiné une partie des aménagements.

### **Une fois les travaux terminés, comment avez-vous pensé l'ouverture du Channel sur la ville ?**

Deux équipes d'architectes à qui nous avons parlé d'ouverture sur la ville ont proposé de raser la mur d'enceinte des abattoirs. Patrick Bouchain, au contraire, a décidé de le garder et nous étions d'accord avec lui sur cette idée d'un "camp retranché". Mais 6 000 personnes sont venues à l'inauguration, malgré un temps exécrable. 2 500 personnes y ont passé la nuit durant Rêve général ! Nous avons doublé le public. De même, nous accueillons des entreprises qui organisent des événements. J'étais dubitatif mais la première expérience, à l'initiative de la société Armatis, implantée à Calais et à Boulogne-sur-Mer, a donné un résultat formidable. Je me suis rendu compte qu'il n'y avait rien de fécond dans le syndrome de pureté et qu'il fallait se frotter à l'altérité. Calais est une ville où on est obligé de se poser toutes les questions. Si on en oublie une, on le sent passer tout de suite. Nous essayons d'avoir une réflexion stratégique permanente, d'être lucides, d'être dans un mouvement de pensée collective. C'est la condition de la survie. Le pire, c'est de se figer. Mon sentiment profond, c'est que nous faisons toujours la même chose de manière différente. Et les lieux eux-mêmes changent, se transforment, en permanence.

### **Calais elle-même est-elle ouverte ?**

(Long silence). Calais est plutôt une ville crue, qui se livre telle quelle. En même temps, quand on habite ici, on ne voit pas les migrants par exemple. Ils font partie de l'invisible, qui est là et qu'on ne voit pas, ou qu'on ne veut pas voir, parce qu'il nous renvoie à des choses que nous ne faisons pas... En tout cas, je trouve incroyable de considérer la question des migrants sous l'angle de l'image de la ville. Ceux qui voudraient effacer le problème, comme on met le tapis sur la poussière, le font en pure perte. Rien ne sert de nier cette face de la ville. Mieux vaut l'assumer tout en développant des atouts, en inventant, en innovant. Nous avons construit avec Patrick Bouchain un projet inédit de réhabilitation d'un quartier de logement social ; il essaime à Tourcoing, Marseille, La Rochelle mais il est parti d'ici. On peut le mettre en valeur. Calais est la ville de toutes les expérimentations possibles. Le retard de la ville peut se muer en formidable avance.

### **Quel titre de livre ou de film pourrait résumer cette situation ?**

"A la recherche du temps perdu " ? (rire) Cette ville doit trouver les ressources en elle, sa propre voie, pour combler son retard. Il faut qu'elle se décomplexe. La réaction d'une partie de ses habitants et de ses décideurs face aux migrants, c'est la marque d'une ville qui ne croit pas en elle, qui n'a pas confiance en elle.

### **En l'espace de dix-huit ans, avez-vous quand même observé des changements ?**

La première municipalité que j'ai connue n'a rien fait. Les élus sont restés totalement immobiles. Jacky Hénin, qui a succédé à Jean-Jacques Barthe, a modifié le visage de cette ville. On peut toujours critiquer tel ou tel projet mais au moins a-t-il apporté du mouvement, de la vie. Il a rénové l'école de musique, a réalisé une base de loisirs, un stade de foot, une piscine-patinoire. Il a transformé le centre-ville, autour d'un centre commercial certes très classique. Et bien sûr, il a permis au Channel de devenir ce qu'il est. Après ces investissements, son deuxième mandat ne pouvait qu'être consacré au fonctionnement des équipements. C'est la nouvelle municipalité qui s'en charge.

### **Vous évoquez rarement la pauvreté qui caractérise une bonne partie de Calais ?**

Je reprends une phrase de l'ancien directeur général des services de la Ville de Calais : "Calais est la ville de la pauvreté généreuse". Cela dit, nous tenons compte de cette sociologie bien sûr. Nos tarifs de spectacles sont compris entre zéro et trois euros pour les manifestations et sont de six euros en temps normal. Certains acteurs culturels, parfois, me reprochent à demi-mot de brader le métier. Mais comment un couple d'ouvriers, avec quatre enfants, pourrait acheter des billets à dix euros plusieurs fois dans l'année ?

### **Avez-vous en tête un mauvais souvenir de Calais ?**

J'ai mal vécu une manifestation de chasseurs et d'éboueurs organisée à la porte d'un meeting de Marie-Christine Blandin, présidente de Région, pendant la campagne des élections régionales de 1998. Les klaxons étaient bloqués à fond pour couvrir la voix des participants. Ca m'a fait peur. Ca me renvoyait au mouvement de grève de 1995, quand des syndicalistes CGT de la mairie avaient voulu nous empêcher de travailler, au Channel, alors que nous étions dans toutes les manifestations, en tant que citoyens et salariés. Ils avaient cassé nos serrures et joué les gros bras. J'avais été choqué. Dans cette ville, d'ailleurs, il y a un potentiel de violence brute, qui pourrait exploser un jour ; et ça, ça me fait peur.

### **Peut-on comparer Calais à une autre ville de la région ?**

Calais appartient à une certaine identité urbaine régionale. Mais cette ville est quand même d'une singularité extraordinaire. Je le vérifie à travers les artistes

qui viennent y travailler et qui s'y attachent, parce qu'ils y trouvent une nourriture, une parole, une forme d'existence uniques. Calais est une sorte d'île ; il y a pas d'immigration ici. Et dans cette île, il y a des îlots : les quartiers, par rapport auxquels les gens se définissent. Les habitants du Fort-Nieulay sont d'abord du Fort-Nieulay ; ceux du Beau-Marais sont du Beau-Marais... Calais n'est pas encore tout à fait dans l'urbain. C'est l'enjeu, ici : faire une ville. Calais n'en est pas une ; dans l'inconscient collectif, il reste quelque chose du village et peut-être de la ruralité.

### **Comment définiriez-vous l'identité urbaine du Nord - Pas de Calais ?**

La brique, les beffrois, une vie sociale, la convivialité. C'est la seule région où les filles boivent de la bière ! Cela ressemble à des clichés mais c'est vrai ! Je ne suis pas sûr qu'un projet comme le nôtre pouvait naître et se développer dans le sud. Rêve général, Feux d'hiver sont des manifestations dont les co-auteurs sont les artistes et nous *et* la population. Ailleurs, elles ne raconteraient pas la même chose, elles ne dégageraient pas la même atmosphère, qui a à voir avec la culture ouvrière. Pas forcément une culture de lutte --à Calais, je pense qu'il n'y a pas de culture de lutte— mais culture ouvrière quand même.

### **Quel est le phénomène dominant de la vie urbaine régionale ces deux dernières décennies ?**

Lille a pris une place dans la région qu'elle n'avait pas quand je suis arrivé. Mais je ne perçois pas cette métropolisation comme tentaculaire ou étouffante. L'aimantation ne s'accompagne pas d'une aspiration des territoires. Elle ne les empêche pas d'exprimer leur identité, leur singularité, d'exercer leur propre aimantation.

### **Que pensez-vous de l'idée d'un centre régional pour l'interprétation de la ville ?**

C'est une idée intéressante. Elle m'évoque des initiatives comme celle de Maud Le Floc'h, "Un élu, un artiste", expérimentée à Gap ou à Douai : un artiste révèle sa propre commune à un maire. Je pense aussi aux promenades urbaines d'Yves Clerget. Il est venu en faire une au Channel et c'était passionnant. Il n'y avait pas un guide et des suiveurs mais un donneur de parole, un révélateur. Je crois à ces moments provoqués, dont on peut garder des traces. Cela correspond à nos démarches et à notre souci d'appropriation citoyenne.

Propos recueillis par Bertrand Verfaille, journaliste